

Les lieux et les rêves de Villalonga

Luis de Moura Sobral

Volume 39, numéro 154, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53539ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Moura Sobral, L. (1994). Les lieux et les rêves de Villalonga. *Vie des arts*, 39(154), 34–37.

LES LIEUX ET LES RÊVES

DE VILALLONGA

Luis de Moura Sobral



Le lieu du rêve, 1978,
détrempe à l'œuf vernie sur masonite,
117 x 147 cm.

Vilallonga est le peintre d'un climat et d'une atmosphère, il est aussi un artiste à thèmes, créateur d'un monde propre, qui se meut, tel un romancier ou un cinéaste, dans un territoire facilement reconnaissable et identifiable à sa seule personnalité de créateur. Son monde est fait d'histoires réelles et, le plus souvent, rêvées ou allégoriques, racontées sur un ton presque toujours mélancolique, un peu tristes, mais jamais tragiques ou violentes.

Atypiques, l'oeuvre et la carrière de Vilallonga le sont à plusieurs égards. Un pied en Catalogne, l'autre au Québec, travailleur infatigable et faisant preuve d'une opiniâtre indépendance, attaché à la figuration depuis l'époque où, a-t-on pu croire non sans innocence, l'avenir était à la seule abstraction, l'histoire aura en cette fin de siècle rattrapé l'art de Vilallonga. Ou inversement. Dans la multiplicité des esthétiques et des propositions artistiques actuelles, il est en effet redevenu normal de trouver dans la peinture des références culturelles variées et toutes sortes de contenus symboliques, narratifs ou littéraires.

À la fin des années 60, après de longs séjours au Québec, Vilallonga organisa sa vie de façon à pouvoir mener sa carrière à partir de la Catalogne. Il s'installe de façon permanente à Barcelone et à Cadaquès et passe, bon an, mal an, quelques mois à Montréal. Le livre que lui a consacré Robert Descharnes, le photographe et critique d'art très proche de Salvador Dalí, paraît en 1971. L'ouvrage, publié à Barcelone en deux éditions différentes, en français et en anglais, était essentiellement destiné au marché nord-américain. Il révèle cependant à une partie du public catalan, le phénomène d'un peintre autochtone ayant derrière lui une douzaine d'années de carrière internationale bien remplie, mais pratiquement inconnu dans son pays.

L'ATMOSPHÈRE DES LIEUX

Or, ce retour au pays aura des conséquences profondes sur la thématique de l'artiste. Nous assisterons alors au surgissement d'un certain nombre de tableaux qui comptent parmi les plus personnels et émouvants de toute sa production.

De façon générale, ces préoccupations vont se manifester de deux manières distinctes. Premièrement, la réflexion sur les origines mène aux différentes représentations de la Terre-Mère, muée quelquefois en représentation de l'Iberia ou, plus con-

crètement encore, de l'Espanya, l'Espagne nommée en catalan. D'autre part, il y a les tableaux à caractère plus directement autobiographique, souvent en rapport avec l'enfance du peintre.

Au cours de l'été 1986 Ferran, le frère aîné du peintre, lui propose de récupérer le Mas Parés, la vieille maison de campagne de la famille Vilallonga, au village de Sant Martí Sapresa, dans la province de Gérone, en grande partie déshabillée et en ruines, afin d'y installer une fondation-musée consacrée à son oeuvre, la Fondation Vilallonga. L'artiste s'enthousiasme et se met aussitôt au travail. Il prépare les projets de restauration et dirige personnellement les travaux qu'il finance d'ailleurs lui-même. La restauration commence en 1990 et se termine une année plus tard. Ce fut pour Vilallonga l'occasion de renouer intimement avec la vieille maison familiale, mythifiée dans son imaginaire depuis l'enfance. Il récupère des murs, découvre des coins secrets et des caches d'armes emmurées depuis les guerres carlistes du XIX^e siècle, fouille des malles remplies de rouleaux de parchemin, dépoussière des portraits et des vieux tableaux de la collection de son père. Des profondeurs de la mémoire sourdent des souvenirs personnels et de vieilles histoires, terrain propice pour la fabulation du peintre, de plus en plus imprégné de l'atmosphère des lieux. L'artiste va alors réaliser une série de tableaux qui forment une espèce d'auto-hagiographie amusée, tendrement ironique.

La vieille maison des Vilallonga allait donc devenir le lieu de consécration d'une destinée annoncée solennellement avec pompe. *L'Annonciation de ma naissance à Sant Martí*, de 1988, aura alors logiquement lieu à l'intérieur de l'enceinte du Mas Parés. L'épisode prend tout naturellement pour modèle l'*Annonciation* de Fra Angelico à San Marco de Florence — l'artiste, ne se prénomme-t-il pas Jesus? Une inscription entre les orthogonales qui conduisent à l'ange annonce AVE MARIA DOLORS DOMINUS JESUS TECUM — la mère du peintre ne se prénomme-t-elle pas Maria Dolors? Le Mas Parés, chaudement illuminé, se tient dans une clairière de forêt canadienne, entouré d'arbres bleus. L'entrée de l'édifice est flanquée d'une plante à cinq feuilles et d'une espèce de cactus à trois bras, symboles des frères et des soeurs Vilallonga.

Ce texte est construit à partir du livre de Luis de Moura Sobral, *Vilallonga. Les lieux du rêve*, publié aux éditions Broquet de Montréal (automne 1993).

ENFANCE, MAISON, TERRE-MATRIE

Un événement douloureux survenu à l'époque des travaux au Mas Parés, la mort de la mère du peintre, provoquera l'apparition d'autres thèmes. Certains des tableaux produits en cette occasion, centrés sur son enfance ou mettant en scène la figure de sa mère, feront partie de l'exposition *Mon enfance en*



Nuit, 1982, détrempe à l'œuf vernie sur masonite, 63,5 x 81 cm.

miniatures présentée, l'automne 1991, au Mont Saint-Anne, à Beaupré, non loin de Québec.

Deux peintures de 1991, très proches l'une de l'autre sur le plan de la signification et de la figuration, présentent en revanche des différences marquées de la résolution plastique. Le peintre se met lui-même en scène jeune bébé, en train de toucher le sein de sa mère. Dans *Ma mère et moi*, la figure de la mère est couchée contre un ciel très bleu, au-dessus d'une forêt. Par contre, dans *Ma mère*, les figures se confondent beaucoup plus avec le fond, traité en tonalités plus homogènes de bruns et de terres.

Dans ce dernier tableau, le bambin, séparé de sa mère endormie par une espèce d'écran, s'efforce d'atteindre son sein. Dans *Ma Mère et moi* nous retrouvons la Terra-Mater typique du peintre, avec la chevelure qui se mue en forêt. Blotti encore à l'intérieur du ventre maternel, le peintre étire son bras droit pour caresser le sein maternel avec un pinceau. Ou peut-être pour le peindre et ainsi l'inventer. De l'autre sein jaillit du lait, comme s'il s'agissait d'une idole de fécondité ou de la Vierge Marie abreuvant tel ou tel saint.

Dans *Enfance*, encore de 1991, l'artiste s'est représenté légèrement plus âgé. Sur une scène de théâtre, un pinceau chargé de lumière dans sa main, il fait face à un génie ailé qui, sous la surveillance de quatre figures féminines, lui transmet des dons.

Ô RÊVES! Ô FEMMES!

Or, toutes ces œuvres nous ramènent à un tableau de 1978. *Le lieu du rêve* (fig.). Cette œuvre renvoie premièrement à la problématique de la demeure, au thème des maisons qui a traversé toute la carrière de l'artiste. Depuis les monuments parisiens peints à l'aquarelle pour les touristes dans les années

Toute la trajectoire de Vilallonga mène inéluctablement à ce lieu idéal de rêve, à propos duquel on peut citer la dernière strophe du VII^e poème de *La pell de brau* du grand poète catalan Salvador Espriu, concitoyen du peintre : Ainsi, lorsque quelqu'un de temps à autre s'approche et d'une mine sévère nous demande : « Pourquoi restez-vous ici, en ce pays rêche et sec, rempli de sang ? Celle-ci n'est certainement pas la meilleure terre que vous avez trouvée pendant la longue période d'épreuve de la Golah », nous, avec un léger sourire que nous provoque le souvenir de nos parents et grand-parents, nous répondons seulement ; - En notre rêve, si ⁽¹⁾.

(1) Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, 5^{ème} éd., Paris, 1967, p. 57.

50, jusqu'aux maisons montréalaises plus récentes, la maison a toujours été pour Vilallonga un lieu privilégié. Elle accomplit dans sa vie et dans son imaginaire le rôle anthropologique fondamental d'abri, labyrinthe rassurant et aimé, lieu de protection, intimité, microcosme féminin de l'univers, ventre maternel, oratoire, chambre secrète. Toutes les maisons qu'il a peintes, toutes celles qu'il a construites, celles qu'il a inventées ou qu'il a peuplées d'histoires réelles ou rêvées, renvoient à la même demeure originelle et initiatique. Aucune cependant ne ressemble autant à ce prototype archétypal comme le Mas Parés, le lieu du rêve par excellence. Le Mas Parés qui, en 1934, fut l'objet du premier dessin conservé de l'artiste, alors âgé de sept ans, et à propos duquel on pourrait évoquer les vers de Milosz cités par Bachelard dans son étude sur le symbolisme de la maison : « Je dis ma Mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison! / Maison des beaux étés obscurs de mon enfance » ⁽¹⁾.

Le Mas Parés de la peinture de 1978, transformé en lit et soulevé dans les airs par des arbres qui le traversent, est suspendu dans le rêve. Un rideau de larmes ou de gouttes de sang tombe de son rebord droit sur le jardin. Une gigantesque figure de femme, l'âme féminine de l'artiste, dort avec un cerf-volant sexué accroché à ses mains. Son corps complète le mur de l'enceinte et protège l'accès à la demeure. L'enclos, en dessous du Mas, est divisé en deux zones contrastées, une partie sombre, à gauche et, à droite, une partie plus joyeuse, décorée de mille tonalités. Un chien-loup monstrueux bondit soudainement et se jette sur l'âme endormie. Il est possible de voir dans ce dernier détail un souvenir d'un tableau célèbre de Dali, le *Rêve causé par le vol d'une abeille*. La peinture fut cependant inspirée à Vilallonga par un épisode vécu par son grand-père et qui fut intégré par la suite au patrimoine imaginaire familial de la maison. Dans aucune de ses autres peintures, Vilallonga n'a réussi à synthétiser aussi admirablement et avec autant d'émotion l'essence de sa poétique. □

(1) Adaptation de l'auteur d'après Salvador Espriu, *La piel de Toro*, édition bilingue (castillan et catalan), Barcelone, Lumen, 1983, p. 46.

Les œuvres de Vilallonga peuvent être vues dans les galeries De Bellefeuille, Dominion et Esperanza à Montréal, Madeleine Lacerte, Québec, Mont Sainte-Anne, Beaupré, Gala, Trois-Rivières, Can Norat, Gérone, Dau al Set, Barcelone, et Art Contemporain, Paris.

UNE DÉVOTION À L'ESPRIT ET AU CORPS DE LA FEMME

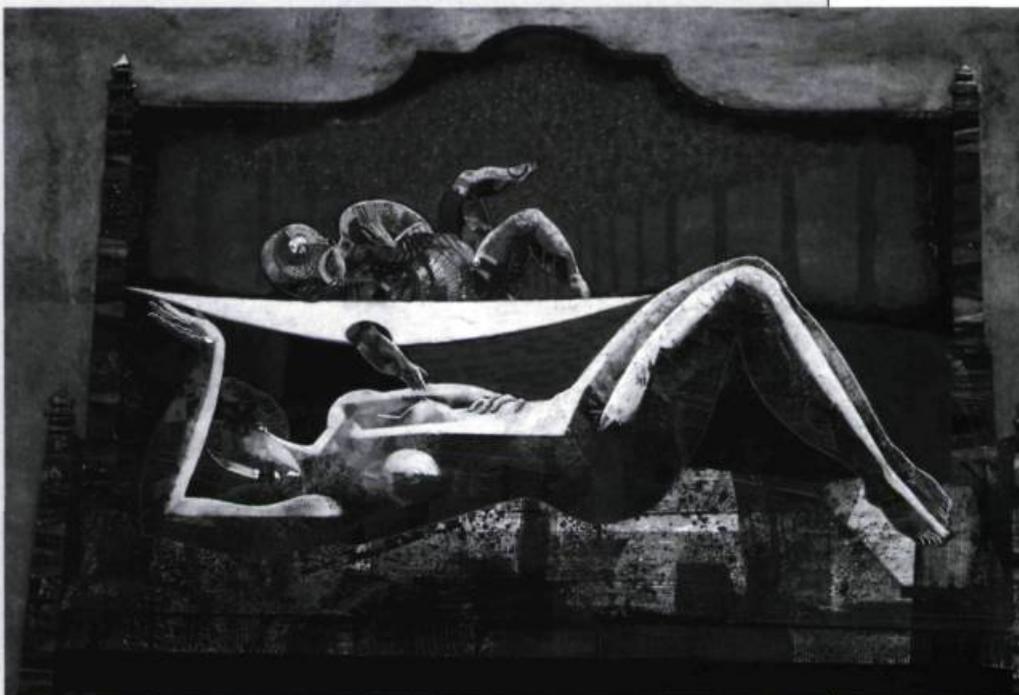
Sans être nécessairement impénétrables, les voies de l'imaginaire se font souvent mystérieuses. Alors imaginez lorsque, à l'instar de Jésus Carles de Vilallonga, celles-ci empruntent la voie royale du rêve éveillé! Le déchiffrement des oeuvres du peintre catalan, exposées aux galeries Mont Sainte-Anne, à Beaupré (du 7 au 21 novembre 1993) et Madeleine Lacerte, à Québec (du 7 au 26 novembre 1993), s'apparente à une plongée au coeur de l'inconscient.

D'emblée, le visiteur songe au délire surréaliste de Salvador Dali, compatriote de l'artiste, ou encore à l'onirisme d'Alfred Pellan. Toutefois, en dépit de ces affinités, Vilallonga apparaît bien difficile à cataloguer, tant son indépendance vis-à-vis les grands courants internationaux le situe en marge de ceux-ci.

De caractère visionnaire, l'imager dieu peintre apparaît aussi imprévisible et biscornue que peut l'être un rêve, truffée de symboles parfois universels ou alors à caractère éminemment personnels, d'où les périls de l'interprétation catégorique. Une constante se manifeste néanmoins dans l'univers complexe créé par Vilallonga: sa dévotion à l'esprit mais surtout au corps de la femme. L'artiste lui associe plusieurs valeurs, tant célestes que terrestres. La thématique de la maternité l'obsède tout particulièrement, écho douloureux de la séparation précoce qu'il a vécue avec sa propre mère, et réactualisée par le décès récent de celle-ci.

Inévitablement, les fonctions d'abri et de lieu privilégié affectées à la maison appellent l'archétype du microcosme féminin de l'univers, auquel l'artiste revient continuellement, comme lié par un solide cordon ombilical.

Le traitement pictural n'apparaît pas en reste. Les formes sont élégantes, les couleurs éclatantes, les surfaces soigneusement travaillées à la manière d'une mosaïque. Vilallonga est un peintre méticuleux, où les traits de couleurs s'entrecroisent et se superposent à la manière d'un tissu serti de motifs



Ma mère, 1991,
détrempe à l'oeuf sur masonite,
74 x 100 cm.

géométriques. Voilà qui peut s'apparenter à un certain maniérisme ou à de la pure décoration. Cependant, si ces préjugés peuvent occasionnellement paraître fondés, dans l'ensemble, l'oeuvre de Vilallonga fait davantage preuve d'une obsession jamais assouvie à l'égard de la mécanique de l'âme des êtres et des choses. Sa quête se fait d'abord et avant tout spirituelle.

À la galerie Madeleine Lacerte, l'exposition des oeuvres récentes, aux formats variés, est majoritairement constituée de détrempe à l'oeuf sur « masonite », aux couleurs incomparables et à la texture très lisse. La galerie Mont Sainte-Anne montre pour sa part en exclusivité au Canada quatre séries de monotypes — une première pour Vilallonga — réalisées au cours de la dernière année, d'abord à Barcelone puis à Syracuse (État de New York). Mariant la sérigraphie, l'eau-forte, le gaufrage et des rehauts à la gouache, chaque série comporte cinq

variations. Il s'agit d'un défi que l'artiste s'est lui-même imposé, désireux de prouver que son imagination était capable de multiplier le sens d'une même thématique. Mission réussie puisque chaque variation de *Maternité*, *L'Amant*, *Rue Saint-Denis* et *Avenue du Roy* apparaît tout à fait différente. De surcroît, en raison des techniques employées, une tension (absente dans les peintures) s'établit entre la préciosité de la forme et la texture rugueuse du fond.

Les deux galeries se partagent par ailleurs quelques bronzes car Vilallonga, doté d'une fougue créatrice toujours aussi puissante à 66 ans, s'adonne à la sculpture depuis le début des années 90. Les formes, à la fois pleines et épurées, disent avec quel bonheur l'artiste parvient à transposer spatialement la poésie mystique de son univers féminin.

Marie Delagrave